**Séance 3 : Il faut protéger les forts des faibles**

Selon la vision de Nietzsche, il y a parmi les hommes les faibles, majoritaires, et les forts, en danger. Cette distinction invite donc à penser une nouvelle fois, à la suite de Platon et Aristote, qu’il y a une différence de nature entre les hommes, qui interdit toute forme d’égalité. Tâchons de comprendre cette différence.

Pour la comprendre, il faut remonter au point de départ de la vision de la vie par Nietzsche : La vie est fondamentalement volonté de puissance. Mais cette volonté de puissance tente de se déployer dans un monde changeant, imprévisible qui fait peur. Personne n’y échappe. Toutefois, une majorité ne supporte pas cette peur – elle finira par avoir peur d’avoir peur – et développera une culture qui lui donne au moins l’impression de pouvoir s’en tenir à distance. Deux stratégies vont être développées : d’une part croire en la science comme vérité, car la vérité est éternelle et relie les hommes, elle a donc le pouvoir de rassurer ; d’autre part la morale qui prône le bien qui rassure, et repousse le mal qui fait peur : il s’agit, pour Nietzsche de la morale judéo-chrétienne. Cette culture scientifique et morale est celle de l’Occident : elle est l’œuvre des faibles.

On comprend dès lors ce que Nietzsche appelle un faible : un humain qui vit dans le ressentiment, dans la haine de la vie dont la caractéristique est de faire peur (puisque changeante et imprévisible).

Qu’est-ce alors un fort ? C’est un être qui tente de s’affirmer, en d’autres termes, il ne vit pas dans le ressentiment mais dans la joie. Certes, il connait la peur et toutes les passions, mais fondamentalement, son être est joyeux : il ne déteste pas la vie comme elle est. Lui aussi a un rapport à la vérité, mais qui est un perspectivisme, et une morale qui qualifie de bien toutes les expériences positives ou négatives qui font de lui ce qu’il est. Sera dit « mal » ce qui le détruit, ce ui l’empêche d’affirmer son être.

Si le faible vise et promeut l’égalité – parce qu’elle rassure –, le fort se reconnait, quant à lui, dans une certaine aristocratie qui consacre une inégalité fondamentale. Si un lien peut être fait avec Platon et Aristote, c’est en ce sens où le faible cherche en dehors de lui ce qui le fait vivre (et en ce sens, il sera chameau ou lion) tandis que le fort le trouve en lui (et en ce sens, il sera « enfant »).

Pourquoi le fort est-il menacé ? Parce qu’il suscite la jalousie ou la haine du faible, mais aussi il lui fait peur. Or, on l’a vu, le faible passe sa vie à fuir la peur : il va donc s’acharner à détruire le fort par tous les moyens, à commencer par tenter de le culpabiliser. Le fort, quant à lui, n’éprouve aucune haine ni jalousie particulière à l’endroit du faible et donc ne lui veut aucun mal en particulier.

Conclusion : à la suite des deux exemples pris : Platon/Aristote et Nietzsche, on constate que la philosophie ne peut s’empêcher de constater ou d’instaurer une inégalité foncière entre les hommes : les existentialistes par exemple distinguent l’homme authentique et l’homme inauthentique, d’autres les sages et les non-sages, d’autres encore, religieux, les mécréants/laïcs/incroyants/égarés et ceux qui sont dans la vérité de la vraie religion (la leur), etc. Ces inégalités sont soit de nature, soit accidentelles. Mais même si elles sont accidentelles, elles n’en demeurent pas moins essentielles : l’homme accompli est celui qui est dans la « vérité », dans la « vie », dans l’ « authenticité », les autres étant inévitablement sur le chemin, il leur manque quelque chose, ils sont non « aboutis ». Ils n’en demeurent pas moins des hommes, bien sûr, mais tout en reconnaissant par ailleurs qu’une vie authentique, par exemple, n’est pas de même valeur qu’une vie inauthentique, etc. S’il en allait autrement, on ne verrait pas pourquoi il faudrait essayer d’être authentique, dans la vérité, dans la vie, etc.